

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 23

Artikel: Le feuilleton : Elsi, l'étrange servante : (suite)
Autor: Gotthelf, Jérémias
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218802>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il prit des poses étudiées, un poing sur la hanche, une main sur la garde de son épée.

Il esquissa des réverences.

Il trouvait l'aventure amusante.

Un quart d'heure passa, une demi-heure, les artistes ne revenaient pas.

Barbarousse attendait toujours.

A la fin, une inquiétude le prit; il courut dans la chambre où il avait laissé ses habits.

Disparus, ainsi que les dix billets de mille francs cousus dans la ceinture de son pantalon !

Il se précipita dans la rue en criant au voleur ; grâce à l'étrangeté de son accoutrement, on le prit pour un fou ; des passants l'entourèrent et le conduisirent chez le commissaire de police auquel il raconta sa mésaventure.

Le commissaire ne put retenir un éclat de rire.

Les deux soi-disant artistes étaient complètement inconnus à Neuilly où ils avaient loué un appartement la veille.

Barbarousse, qui se trouvait sans le sou, télégraphia aussitôt à Tarascon ; en attendant la réponse, le commissaire l'autorisa à coucher au poste.

Comme il fouillait dans son pourpoint, Barbarousse trouva un billet ainsi conçu :

« Cher monsieur Barbarousse, vous ne connaîtiez pas encore le truc d'Henri IV. »

E. F.

Ne me dis pas « vous ». — Théotime et Célestin ont la réputation légitime d'être aussi pingres et rapiats l'un que l'autre, ou, pour être plus exact, c'est à qui des deux le sera davantage. Depuis quelque temps ils sont en froid... Ce sont des choses qui arrivent....

Ce matin, Théotime est venu rendre visite à Célestin. Mais celui-ci l'a reçu de la belle façon :

— Que venez-vous faire chez moi, monsieur ? s'est-il écrié à la vue de Théotime.

— Voyons, mon cher ami, a observé ce dernier, ne me dis pas « vous » cela me fait de la peine !

— « Vous » savez bien, monsieur que depuis la dernière affaire que nous avons faite ensemble et dans laquelle « vous » avez voulu me rouler, je ne « vous » connais plus !...

— Expliquons-nous si tu veux à ce sujet, mais, je t'en prie, ne me dis pas « vous »...

— « Vous », m'êtes, monsieur, complètement étranger !...

— Est-ce possible ! Dire « vous » à un vieil ami comme moi !...

— « Vous » n'avez qu'à sortir d'ici, monsieur, « vous » dis-je !

— Ah ! à propos, mon vieux, fait soudain Célestin, je crois que je te dois encore cinquante francs !...

— Vraiment ? Oh ! alors, mon cher ami, assieds-toi donc, je t'en prie !...

MANIÈRE DE VIVRE DE NOS ANCÈTRES

(Suite.)

Comme il faut varier la manière de vivre, selon la variété des aages.

Après que l'enfant a longuement dormi, le bain d'eau tiède lui est merveilleusement profitable, non seulement pour nettoyer les ordures du cuir, mais aussi pour resserrer la chaleur naturelle et faire sortir les excréments fuligineux du dedans au dehors, et pour entretenir le corps en humidité et le conserver mol, afin qu'il puisse mieux croître et devenir plus grand et de plus belle taille. Les anciens médecins veulent que la nourrice le lave tous les jours, durant le temps qu'il ne peut cheminer, ne faire exercice, et de là en avant qu'on le baigne encore par intervalles jusques à sept ans. Incontinent qu'on a osté l'enfant du bain, avant que le mettre en maillot, il faut premierement l'essuyer avec des vieux linge blancs et lui bien nettoyer le nez, les yeux, les oreilles, le siège, et presser son petit ventre pour le faire uriner. En après le frotter doucement depuis la tête jusques aux pieds, avec les mains seules ou avec huile douce ; puis façonnez les membres en tirant les doigts des mains et des pieds, haussant et baissant les bras, pliant et dressant les jambes vers les fesses, puis les étendant et lui faisant courber et redresser l'eschine. Durant qu'il est desmaillotté, la nourrice doit tascher

par tous les moyens de le resjouir, or' lui riant, or' disant des chansons, le faisant danser et sauter en le dorelotant. Et étant emmaillotté le porter entre ses bras par la maison, et quand le temps est commode, sortir dehors et l'amuser à regarder le ciel, les édifices, les arbres et les fleurs des jardins et la verdure des champs. Et l'accoustumer à écouter attentivement les paroles et lui faire entendre les noms des choses : et le recreer à oyvir l'harmonie des instrumens et la melodie de la musique. Evitant le son des canonades, des harquebusades, des tambours et trompettes et des grosses cloches, et le bruit du tonnerre qui lui estonnent les oreilles et lui donnent frayeur.

Dès lors qu'il commence à entendre et à gazouiller, il le faut petit-à-petit accoustumer à cognoistre les personnes et les choses et à les appeler par leurs propres noms, et à bien proferer les paroles. Et si tost qu'il a discretion du bien et du mal et qu'il sait parler, l'apprendre à prier Dieu et l'instruire en toutes choses honestes et civiles, et le bien morigner et ne lui permettre jamais dire, ny faire choses vilaines et ne point lascher la bride à ses appetits désordonnez et à ses affections desrégliées, ainsi tascher de bonne heure à lui faire aymer la vertu et hayr le vice. Il se faut aussi garder dé l'irriter et de lui faire peur, et de le faire trop rire et de le laisser trop pleurer et crier, craignant qu'il n'en ayt la veue offensée et mal à la teste... encore qu'il soit bon de le laisser quelquesfois pleurer et crier un petit, tant pour rendre les poumons et le diaphragme plus habiles au mouvement de la respiration que pour purger les humiditez superflues du cerveau et des yeux. Et quand il a atteint l'age de cinq à six ans, pour occuper son esprit, il lui faut faire passer le temps à apprendre à lire et à écrire. Et après cela le faire estudier à bon escient et lui bailler un pedagogue qui soit soigneux non seulement de son instruction, mais aussi de ses mœurs et qui ne lui laisse rien passer mal à propos, afin de le rendre aussi vertueux que savant. Et vaut toujours mieux quand il a failly, le corriger par douceur que par rudeur. Si toutesfois les benignes remonstrances ne suffissoient pour le retenir en son devoir, il est besoin de venir au chastiment rigoureux. (A suivre.)

Raison démonstrative. — Un bon paysan entre avec son fils, un jeune gars de douze ans, dans la boutique d'un cordonnier.

— Il me faudrait, dit-il, une paire de bottines pour le petit que voici.

— Fort bien, répond le marchand, quelle est sa pointure ?

— Il n'en a pas, de pointure, fait le brave rural, Jusqu'ici, il a toujours marché pieds nus.

Bonne raison. — Le chauffeur. — Pourquoi le conseil municipal ne met-il pas un avis que cette descente est dangereuse ?

L'habitant. — Parce qu'il faut bien que le médecin, le mécanicien et le marchand de ferraille gagnent leur vie.

DUO SENTIMENTAL

*Lente et douce, la nuit descend
Et voile avec une caresse
Les jardins aux parfums troublants
Et les villas enchanteresses
Lente et douce, la nuit descend.
Tous deux se parlent à voix basse
Appuyés au balcon fleuri ;
Et déjà la vague se lasse,
Le grand lac bleu s'est endormi
Tous deux se parlent à voix basse.
— A quoi rêves-tu, bien-aimée ?
Je te vois le front soucieux ;
Vers l'infini vont tes pensées
En regardant briller les cieux ?
A quoi rêves-tu, bien-aimée...
Elle l'interrompt, toujours pensive :
— Il faudra me lever matin,
Je voudrais couler la lessive
Est-ce qu'il fera beau temps demain ?
Sylvabelle.*



ELSI, L'ÉTRANGE SERVANTE

(Suite.)

Les femmes reprendent courage, mais les jeunes gens, déjà armés d'un fusil ou d'une hallebarde, n'entendent pas ce discours sans dépit.

— Partons tout de même, dit l'un d'entre eux, quand on devrait aller jusqu'à Soleure. Qui sait ? En nous pressant, nous arriverons peut-être à temps pour la grande bataille.

— Halte ! ordonna le vieillard. Si chacun s'en va de son côté, on n'arrive à rien. Quelques gouttes d'eau ne font pas marcher un moulin. Que les Français prennent Soleure, toutes les cloches se mettent en branle ; on sonne le tocsin ; sur le sommet des montagnes on tire et allume les signaux. Tout ce qui peut se remuer accourt au nom de Dieu et sous sa garde. C'est alors que ça chauffera. Les Français apprendront ce qu'il en coûte de mettre le pied sur le territoire de Berne. Mais jusque là qu'on se tienne en repos.

Ce discours ne persuade guère nos jeunes écervelés : on en vit plusieurs tourner les talons et disparaître... hélas ! pour ne plus revenir.

— Ainsi tu ne penses pas que la bataille ait déjà commencé ? demanda la pauvre Elsi au vieillard.

— Non, répondit-il. Les nôtres viennent probablement de quitter Berthoud pour se diriger du côté de Fraubrunnen ou de Baetterkinden. Je ne sais quels ordres ils ont reçus. Au surplus, il serait bon que quelqu'un se rendît à Berthoud pour s'informer de ce qui se passe.

Mais là on n'était guère mieux renseigné qu'à Heimiswyl. Les bruits les plus extraordinaires circulaient et se contredisaient l'un l'autre. Les uns soutenaient que l'ennemi avait été écrasé, sinon tout-à-fait, du moins en grande partie. Les autres prétendaient le contraire. A les en croire, l'armée bernoise tout entière était en déroute ou prisonnière. Elle avait été trahie. A quoi bon se défendre ? On n'y gagnerait rien que plaies et bosses.

Ces récits contradictoires, comme les nuées du ciel chassées par l'orage, flottaient dans l'air embrasé.

Vers le soir, la fusillade cessa. Tout était calme dans la campagne. On se reprit à espérer. Sans doute les Français étaient à Soleure enfermés dans une souricière. Elsi elle-même se tranquillisa. Elle avait fini par dire son véritable nom à la paysanne. La bonne femme avait entendu parler du père, de sa richesse, de sa conduite. Elle se sentit prise d'un vrai respect pour Elsi. Jamais elle n'aurait pu croire qu'une fille de meunier pût faire ce qu'Elsi avait fait :

— Et voilà, petite folle, ce que tu n'as pas osé lui dire ? Si ton père est un vaurien, ta famille par contre est riche, considérée, honorable : l'un compense bien l'autre. Si seulement Christen était ici, je lui dirais tout. Tu verrais qu'il s'en soucierait comme d'un fêtu ; bien plus, il prendrait encore le père chez lui, j'en suis sûre, pour l'éloigner de sa commune.

— Non, je ne le désire pas. Mon père et moi, nous ne pouvons plus vivre sous le même toit. D'ailleurs, je ne songe pas à épouser Christen ; non, je ne puis, je ne veux pas me marier, jamais, jamais. On me reprocherait la conduite de mon père, ma pauvreté. Je ne connais que trop la méchanceté des hommes. Que Christen seulement n'accomplisse pas sa menace et qu'il ne cherche pas la mort !... je n'y survivrais pas.

— Tu es une nigaudie, reprit la paysanne, de ne lui avoir rien dit. L'orgueil t'aveuglait. Mais attends, demain, nous lui ferons parvenir un message. On trouvera bien quelque bonne vieille mère disposée à envoyer à ses fils, à l'armée, du kirsch ou du fromage. On lui fera savoir, à ton Christen, que le vent a tourné chez nous et qu'il s'arrange pour revenir au plus tôt possible, en bon état surtout. Il comprendra bien ce que parler veut dire.

Elsi ne voulut d'abord rien entendre. Elle regrettait d'avoir parlé, faisait mine de s'enfuir, se lamentait, aurait voulu être morte depuis longtemps. — Pourvu que Christen revienne vivant, répétait-elle sans cesse, la mort me sera douce. Mais il ne peut être question de mariage.

La paysanne la laissa dire. Elle avait le mariage à cœur, et quand une femme s'est mis quelque chose

en tête, un mariage surtout, elle n'en démord plus. Elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût trouvé son messager : c'était un jeune homme chargé de porter quelques aliments aux soldats ; il consentit de bonne grâce à ce qu'on lui demandait.

Ce fut un vrai baume pour le pauvre cœur d'Elsi. Elle n'en voulait pas convenir ; au contraire, elle querella la paysanne, se querella elle-même, se reprocha d'avoir laissé échapper son secret, balança de s'enfuir, bref elle était dans la situation de ce commandant de place forte qui jure de la défendre jusqu'à la mort, de se faire sauter en l'air avant que de se rendre, puis finalement se ravise, trouve que la vie est encore douce et que l'important est de sauver sa peau.

Le 3 mars, la canonnade ne se fit pas entendre, mais le bruit courut que Fribourg et Soleure avaient été pris, Büren brûlé, et que les seigneurs de Berne voulaient livrer le pays sans combattre. L'indignation fut générale.

— Nous allons voir, dirent les paysans ; nous leur donnerons une belle danse à ces coquins qui se permettent de vendre ce qui ne leur appartient pas.

Dans la soirée, on prétendit avoir vu des soldats s'échapper de Wynigen par la vallée ; ils venaient de Weissenstein ; tout était perdu : les uns avaient capitulé, les autres s'étaient dispersés, et les Français arriveraient plus tôt qu'on ne s'y attendait.

Cette nouvelle se répandit avec la rapidité de la foudre ; elle jeta la consternation dans toute la vallée ; mais ce ne fut qu'un éclair : avait-on bien vu des soldats ! N'était-ce pas des espions chargés de reconnaître le pays ? Il y avait, disait-on, parmi les Français, beaucoup de ces Allemands qui parlent la même langue que nous, et qui d'ailleurs sont bâties justement comme les autres.

L'incertitude était grande. Devait-on attendre ou partir ? On courrait ça et là ; on empaquetait, on dépaquetait. Il semblait que tout fut calculé pour refroidir le courage du peuple et le laisser se perdre en fumée.

Le jeune messager, envoyé à Christen, ne revint que le second jour, c'est-à-dire le 4 mars. Il n'avait pu remplir sa commission, Christen ayant dû partir pour Baeterkinden avec sa batterie. Quant à le suivre jusque là, il n'eût jamais osé le faire. On pouvait tomber au milieu des Français comme dans un nid de guêpes. Au moment où l'on s'y attendait le moins, leurs dragons nous arrivaient dessus comme le vent. Il avait donné son message à quelqu'un de Frau-brunnen qui avait promis de le transmettre à Christen aussitôt que possible. Mais quand ? on ne le savait pas. Nos soldats attendaient les ennemis ; on disait aussi que, dès qu'ils auraient reçu du renfort, ils attaquaient les Français bloqués dans Soleure. On allait se battre bientôt : il fallait y compter.

Malheureuse Elsa ! On avait donc la guerre et Christen s'y trouvait. Un « non » l'avait précipité dans le gouffre ; personne n'était là pour l'apaiser ; ce message d'amour, il ne l'avait pas reçu ; elle ne le reverrait plus vivant.

Son cœur la poussait à rejoindre Christen, mais ne connaissait pas les chemins ; elle redoutait de tomber entre les mains des Français.

— Attends un peu, lui dit la paysanne ; le landsturm va se mettre en route ; tu pourras partir aussi et arriver à temps. Quant à moi, je reste ; il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour soigner le bétail.

Chacun se prépara, se chercha une arme. Elsa prit en mains une longue et solide fourche à deux dents, avec laquelle on charge les gerbes ; elle attendit,

pleine d'une fiévreuse inquiétude, le moment du départ.

(A suivre.)

Jérémias Gottshelf.

Rapide retour. — Eh bien ! mon vieux, te voilà marié depuis trois semaines. Comment ça va-t-il ?

— Je suis heureux comme un roi.

— Parbleu !

— Oui, ma femme part demain pour aller soigner un parent qui demeure en Australie.

Chacun son dû. — Relevant d'une grave maladie, un convalescent remercie son médecin.

— Je reviens de loin, n'est-ce pas, docteur ? Et si je me suis tiré de là, je le dois à vos bons soins.

— Pas du tout. C'est surtout grâce à votre robuste constitution.

— Ah ! ce n'est pas grâce à vous ? Alors, tâchez de vous en souvenir lorsque vous m'envoyez la note de vos honoraires.

Royal Biograph. — Cette semaine la Direction du Royal Biograph présente le film « Le Corsaire », qui, à juste raison, a été qualifié de film de la Renaissance italienne. A la partie comique, mentionnons une heureuse reprise d'un des plus grands succès comiques de Charlie Chaplin, « Charlot émigrant », succès de fou-rire en deux actes. Comme toujours le Gaumont-Journal, le Pathé-Revue et le Ciné-Journal Suisse, avec quelques épisodes du dernier meeting d'aviation et de la Fête des narcisses à Montreux. Dimanche 8 juin, matinée à 2 h. 30. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET

J. BRON, éditi.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

ROYAL BIOGRAPH

Place Centrale LAUSANNE Téléphone 29.39
Matinée à 3 h. — Tous les jours. — Soirée à 8 h. 30

Du vendredi 6 au jeudi 12 juin 1924

Dimanche 8 juin : Matinée ininterrompue dès 2 h. 1/2

LE CORSAIRE

Merveilleux film dramatique en 4 actes
avec le concours de

AMIETTO NOVELLI et INÉS GIANNONI

Reprise de l'immense succès

Charlot émigrant

Une demi-heure de fou-rire avec CHARLIE CHAPLIN

Attention : Il n'y a pas de produit similaire, ni remplaçant le LYSOFORM, mais des contrefaçons grossières et dangereuses. Exigez toujours nos emballages d'origine munis de notre marque déposée. Flacons 100 gr. : 1 fr.; 250 gr. : 2 fr. Savon de toilette : 1 fr. 25. En vente dans toutes pharmacies et drogueries. Gros : Société suisse d'Antiseptie, Lysoform, Lausanne.



IMPRIMERIE
PACHE-VARIDEL & BRON
PRÉ-DU-MARCHÉ 9
Téléphone 90.38

TRAVAUX EN TOUS GENRES

Crédit Foncier Vaudois

Dépôts contre
OBLIGATIONS FONCIÈRES

à 5 ans

5 %

Caisse d'Epargne Cantonale Vaudoise

la seule garantie par l'Etat

Intérêt pour 1924 **4 %**

En souscription la deuxième édition de :

LA CUISINE POUR TROIS

par W. HAYWARD, chef de cuisine

contenant 1054 recettes simples et pratiques calculées pour **3 personnes**

RÉCAPITULATION DES RECETTES

	Recettes	Recettes	
Consommés, soupes, potages	46	Légumes et Garnitures	165
Hors-d'œuvres	2	Salades diverses	24
Sauces	54	Pâtes	17
(Oufs et omelettes	55	Farces	11
Poissons	87	Beurres	14
Escargots et grenouilles	7	Fruits confits	38
Entrées légères	79	Sirops, gelées, confitures	28
Viandes : Bœuf, Veau, Mouton, Porc	493	Pâtisserie	37
Volaille et Gibier	146	Entremets glacés	44
Champignons	21	Glaces et boissons glacées	14

Un fort volume relié fr. 5.— franco contre remboursement. S'adresser à la LIBRAIRIE HAESCHEL-DUFÉY, à Lausanne ou à l'administration du CONTEUR VAUDOIS, qui l'enverra sur demande.

Mon chez Moi

JOURNAL ILLUSTRÉ DE LA FAMILLE

Paraisant le 15 de chaque mois

Fr. 5.50 par an

Demandez Numéro et Spécimen gratuit à l'administration : 7, Pré-du-Marché, Lausanne.